



Sciences-Croisées

Numéro 7-8 : Soins de l'âme

Silence, écoute simplicité des philosophes : une thérapeutique joyeuse

Nicolas Go (ATER)

CREAD - Université de Rennes 2

Département des Sciences de l'éducation

nicolas-go@orange.fr

Silence, écoute, simplicité des philosophes : une thérapeutique joyeuse

*La philosophie avait besoin, non seulement
d'une compréhension philosophique,
par concepts, mais d'une compréhension non philosophique,
celle qui opère par percepts et affects.*

Il faut les deux.

*La philosophie est dans un rapport
essentiel et positif avec la non-philosophie :
elle s'adresse directement à des non-philosophes. [...]*

*Le philosophe le plus pur est celui
qui s'adresse strictement à tout le monde.*

Deleuze, (2003 : 191)

C'est toute l'histoire de la philosophie qu'il faudrait revisiter, sous forme d'un essai, pour explorer le silence des philosophes. Peu importe ici. Contentons-nous, pour entrevoir ce qu'il en est, d'une toute petite incursion à deux ouvertures : Pythagore et Héraclite, pour l'ouverture de la Grèce ancienne, Nietzsche, pour celle de l'âge moderne.

Pythagore était à la fois musicien et philosophe (il passe pour avoir inventé, au VI^e siècle avant notre ère, le mot de « philosophie »). Il vivait à un âge où florissaient les mages¹, les bacchants² et les initiés³. Proche de la tradition orphique, il était le maître d'une communauté de philosophes suivant un mode de vie rigoureusement élaboré, la *bios pythagorikos*. Outre l'étude de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, de la musique, on y pratiquait le

¹ Les *magoi* étaient les prêtres de la religion de Zoroastre, le mazdéisme.

² Les bacchants étaient les adeptes de la tradition dionysiaque.

³ Les mystes étaient les initiés des religions à mystères comme ceux d'Éleusis ou d'Orphée.

végétarisme, des règles de vie strictes, l'amitié, la coopération et la mise en commun des biens, selon un processus initiatique de très longue durée et en plusieurs étapes successives. Ainsi par exemple, les disciples⁴ se distinguaient entre ceux qui étaient admis à recevoir l'enseignement du maître en sa présence (les ésotériques⁵) et ceux qui devaient l'écouter derrière un rideau (les exotériques). Ces derniers, tout en suivant l'enseignement, étaient mis à l'épreuve pour une durée de 8 ans. Les trois premières années étaient consacrées à l'observation de leur comportement, portant sur leurs inclinations, leurs fréquentations, leur manière d'être, leur caractère, dont, entre autres, leur capacité à rester silencieux ou leur tendance à bavarder. Les cinq autres années étaient consacrées à la pratique du silence : « Il imposait à ceux qui s'attachaient à lui un silence de cinq ans [...] car la plus difficile de toutes les maîtrises est celle qu'on impose à sa langue, comme nous le font voir aussi ceux par qui ont été institués les mystères » (Jamblique, 1996 : 41). Le silence est donc aussi bien une règle de discipline qu'un exercice spirituel, ou une valeur mystique. Comme règle de discipline, il prémunit contre le bavardage, cet usage intempestif du langage à la seule fin de se distraire, pour fuir la préoccupation de l'essentiel (vérité théorique et vertu pratique). Comme exercice spirituel, il prépare à la contemplation, habituant l'esprit à ne s'appliquer qu'aux objets de connaissance. Comme valeur mystique, il constitue le lieu propre où s'abîme la pensée, lorsqu'elle repose en elle-même. Dans sa *Vie de Pythagore*, Jamblique consacre quelques paragraphes au récit du déroulement de la journée d'un disciple sous l'enseignement du maître. On y apprend que le premier exercice matinal de ces *homakooi*⁶ vivant en communauté et pratiquant l'amitié, était la promenade en solitaire : « Au point du jour, les disciples faisaient une promenade en solitaires, et en des lieux où ils pouvaient trouver calme et tranquillité requis et où il y avait des temples, des bois sacrés et toute autre chose qui réjouisse le cœur. Ils estimaient en effet qu'ils ne devaient rencontrer personne avant d'avoir composé leur propre âme et mis de l'ordre dans leur esprit ; ce genre de tranquillité est tout indiqué pour rasséréner l'esprit. Car ils considéraient comme source de perturbation le fait de se précipiter dans la foule dès le réveil » (*Ibid.* : 56). La promenade solitaire, silencieuse et tranquille, dans des lieux de jubilation pour composer son âme, voilà une pratique rêveuse ou contemplative qui institue le silence comme le premier moment de la vie philosophique. Celui-ci les accompagnait tout au long de la journée, concourant à la permanence d'une humeur joyeuse et sereine. Ils se maintenaient dans la joie, et ne cédaient jamais à la colère, ni à aucune autre passion triste. Si d'aventure quelque cause de tourment survenait, ils se mettaient à part pour digérer leur passion et la guérir : « Ils n'étaient pas tantôt joyeux, tantôt abattus, mais leur joie était calme et sereine. [...] Mais s'il arrivait que la colère, la peine ou un autre sentiment du même genre survînt en eux, ils s'en débarrassaient. [...] Ils parvenaient à se ressaisir dans le silence et la tranquillité » (*Ibid.* : 106-107). La journée de travail s'achevait également sur une promenade vespérale, mais par petits groupes de deux ou trois, et consacrée à méditer en commun les enseignements philosophiques de la journée.

C'est cette compréhension du silence comme activité intellectuelle, comme exercice spirituel et comme valeur mystique, que visent les pratiques

⁴ Ou coauditeurs, *homakooi*.

⁵ Eux-mêmes divisés en « acousmatiques », recevant un enseignement moins poussé, et en « mathématiciens », véritablement initiés.

⁶ Littéralement, les co-auditeurs (*hom-*, ensemble, *akooi*, auditeurs).

philosophiques et initiatiques, respectivement portées par les traditions pythagoriciennes et orphiques. Platon, par exemple, en héritier de Pythagore, recommande le dialogue silencieux de l'âme avec elle-même, et, plus encore, suggère à diverses reprises la valeur ultime des expériences initiatiques

⁷, dont il ne rend compte que par métaphores. Plotin, dans leur sillage, vise la contemplation de l'Un et témoigne de ses propres extases. On sait que Pythagore se consacrait de longues heures au ciel nocturne, autant pour des raisons mystiques que rationnelles. Il faisait de l'astronomie, et mathématisait les astres. En liaison avec l'astronomie, il mathématisait également les rapports musicaux. Mais il composait et pratiquait la musique, il contemplait l'harmonie des astres et des sphères.

Il est intéressant de noter comment musique et silence se trouvaient intimement liés chez les pythagoriciens, participant du processus initiatique. Avant la promenade, le réveil en commun se déroulait parfois sous influence musicale. De même le soir, après la lecture et les libations, l'endormissement était guidé par le chant du maître : « Le soir, lorsque ses compagnons se préparaient au sommeil, il les débarrassait des soucis du jour et du tumulte et il purifiait leur esprit agité, en leur donnant un sommeil paisible, plein de beaux rêves, quelquefois de songes prophétiques. Lorsqu'ils se levaient, il les débarrassait de leur torpeur nocturne, de leur faiblesse et de l'engourdissement de la nuit au moyen de certains chants et mélodies particuliers, exécutés sans accompagnement sur la lyre ou à la voix » (Jamblique, 1996 : 36-37). Mais plus encore, la musique avait une fonction thérapeutique. Les premiers « médecins de l'âme », étaient non seulement philosophes, mais aussi musiciens, méditants, diététiciens. Ils étaient médecins *du corps et de l'âme*, sans aucune distinction entre les deux. Végétarisme, repas légers, exercices corporels et activités sportives, hygiène, bains et libations, promenades, s'associaient aux exercices de silence, de joie, d'amitié, à l'application assidue de règles et de préceptes, tournés vers la méditation des enseignements philosophiques. Pythagore considérait qu'on commence à prendre soin des hommes par la sensation, et en premier lieu par la musique : « Il faisait commencer l'éducation par la musique, par certaines mélodies et rythmes, grâce auxquels il produisait des guérisons dans le caractère et dans les passions des hommes, ramenait l'harmonie entre les facultés de l'âme, comme elles étaient à l'origine, et inventait des moyens de chasser les maladies du corps et de l'âme. Et par Zeus, voici qui mérite par-dessus tout d'être remarqué : pour ses disciples, il ordonnait et harmonisait ce qu'on appelait des arrangements et des traitements [...] ramenant chacun de ces états à la vertu correspondante grâce à des mélodies adaptées, comme au moyen de quelque médicament salvateur soigneusement mélangé » (Ibid. : 36). Il avait bien entendu étudié la musique, comme tous les jeunes gens instruits de la Grèce antique. Mais c'est par *l'écoute de la nature* qu'il avait élaboré un savoir musical très singulier. L'audition musicale trouvait son prolongement initiatique dans l'écoute de l'harmonie des sphères. Il y a là un saut philosophique conduisant à la sagesse et à l'« autarcie ». Le sage n'a plus besoin de discours, ni de la manifestation sonore des harmonies. Il trouve en lui-même son *logos*, et, en bon « physicien », étudie à la source même de la nature, sur le mode de l'écoute : « À lui-même, en revanche, il n'appliquait pas la même méthode, au moyen d'instruments ou par la voix, mais, mettant à profit une supériorité divine indicible et difficile à comprendre, il

⁷ Voir notamment les développements sur la vision du Bien dans le livre VII de la *République*, ou sur l'initiation au beau par Diotime dans le *Banquet*.

tendait son ouïe et fixait son intellect sur les accords célestes de l'univers [...]. On aurait dit qu'il se rafraîchissait à cette harmonie, il mettait ainsi en ordre sa faculté intellectuelle [...]. Et il pensait qu'il était digne d'apprendre et d'étudier à la source même et à la racine de la nature » (*Ibid.* : 37). C'est ainsi qu'on peut le comprendre : la musique la plus élaborée est celle du silence. Y accéder requiert de passer d'un exercice d'audition (ou de discours) à une pratique d'écoute. La musique et le discours philosophique se métamorphosent en méditation et en silence. La vie philosophique raconte l'histoire d'une conversion, d'une *metastrophè*. La « conversion de l'âme »⁸, comme disaient les anciens, ne se réduit pas à une connaissance philosophique discursive, à un processus d'instruction, à l'acquisition d'une érudition. Elle est éducation, transformation de la vie tout entière. Comme « amour de la sagesse », elle est passage au silence. Silence *dans* le discours en premier lieu (philosophie), silence *du* discours ensuite (sagesse).

La tradition grecque distingue la raison discursive (*dianoïa*), visant la connaissance par le raisonnement, de la raison intuitive (*noêsis*), qui contemple et accède directement à son objet⁹. Bien que les textes soient là-dessus discrets, la *noêsis* s'exerce inévitablement dans le silence. Le passage de l'une à l'autre doit faire aussi bien l'objet d'une théorie que d'une expérience : il faut bien en effet, lorsqu'on est philosophe, rendre compte de ce qui fait l'objet de la philosophie et l'enseigner par des discours, par des théories. Mais, inversement, le caractère non discursif de l'expérience contemplative rend vaine la seule théorie. L'étymologie du mot est à cet égard instructive. Construit à partir de *thé-* ou *théa-*, donnant entre autres le substantif *théatron* « spectacle » ou *théôrêma*, « spectacle, objet d'étude », et *oros*, « celui qui observe », le vocable *théôria* renvoie à l'idée d'une séparation entre le spectateur et le spectacle, par la médiation du discours (le premier sens du mot est celui d'une députation envoyée dans une manifestation religieuse auprès d'un oracle). Aristote le rapporte à la considération des principes premiers, qui est intellectuelle et désintéressée. C'est là une distinction nette entre les pratiques dites « orientales » et « occidentales » de la philosophie : si les premières n'ont pas hésité à disqualifier la raison discursive dans le processus ultime de sagesse, les secondes n'ont jamais cessé d'osciller entre le raisonnement et l'intuition, entre le discours et le silence. Les conceptions et pratiques purement intellectuelles de la philosophie ne manquent pas, mais la chaîne des amoureux de la sagesse ne s'est jamais interrompue. Ils se distinguent par un va-et-vient, un rapport silencieux et silencieux à la philosophie.

Écoute. Curieusement c'est par l'écoute, plus que par la vision, que ce mouvement se traduit le mieux. Malgré tout ce que l'étymologie des concepts grecs ou latins doit à la vision, la contemplation ouvre à un monde intérieur silencieux autant que sans image. Tout se passe comme si, perdant les images, il ne reste plus que l'écoute. Plotin recommande de se fermer à toute vision sensible, pour la changer en une autre qu'il faut réveiller, la « vision intérieure ». Il faut pour cela se retirer en soi-même et observer, se simplifier en retranchant de

⁸ « Semblable à des yeux qui ne pourraient se tourner qu'avec le corps tout entier des ténèbres vers la lumière, cet organe doit aussi se détourner avec l'âme tout entière de ce qui naît, jusqu'à ce qu'il devienne capable de supporter la vue de l'être [...]. L'éducation est donc l'art qui se propose ce but, la conversion de l'âme », Platon (*République* : 618 c).

⁹ La *noêsis* est chez Platon le sommet de la connaissance, à quoi l'on parvient à l'issue du processus « dialectique », la contemplation de l'intelligible (*République* : 509d-511c et 534a) ; chez Aristote, elle est la pensée parfaite, l'intelligence de l'Être éternel qui se pense lui-même (*Métaphysique* : Λ, 9, 1074b).

soi tout ce qui est superflu (« ne cesse de sculpter ta propre statue »), jusqu'à devenir soi-même vision. Il n'y a alors plus rien à voir, plus rien à faire non plus, sinon se tenir dans l'écoute, en ce monde de silence. Moins visuel et plus musicien, on l'a évoqué, Pythagore tendait son ouïe et fixait son intellect sur les accords célestes de l'univers, pensant qu'il était digne d'apprendre et d'étudier à la source de la nature. Les accords célestes, faut-il le préciser, sont silencieux : il n'est question que d'harmonie.

Mais c'est Héraclite qui fut le plus explicite. Le fragment que Marcel Conche place en ouverture dans son édition (Héraclite : 1986) est le suivant : « Il est sage que ceux qui ont écouté, non moi, mais le discours, conviennent que tout est un » (fragment 1). Le discours vrai, le *Logos*, suppose pour être entendu, que soit libérée la faculté d'écoute. Ce n'est pas un discours humain habituel, particulier, subjectif, qui peut être simplement entendu. C'est un discours qui n'appartient à personne, n'est de personne, c'est le discours de la nature qui dit que « tout est un », qui énonce la loi de l'unité des contraires. Le discours d'Héraclite-philosophe n'est pas celui de ses opinions personnelles, de ses désirs, c'est un discours d'écoute, selon la nature. Héraclite, s'étant mis à l'écoute du *Logos* de la nature énonce un discours vrai qui n'est pas le sien. Il le donne à entendre aux autres, qui doivent à leur tour apprendre à écouter pour connaître. Faute de quoi, ils auront beau être intelligents, ils resteront comme des sourds. Ils auront beau parler, être présents, ils seront au regard de la vérité comme muets, comme absents. Il manque aux hommes, dit Héraclite, l'intelligence de l'écoute :

« Sans intelligence, quand ils ont écouté, à des sourds ils ressemblent ; le dicton, pour eux, témoigne : présents, ils sont absents ». (fragment 3)

« Ne sachant pas écouter, ils ne savent pas non plus parler ». (fragment 4)

Pour se rendre apte à passer du bavardage au discours vrai, il faut se mettre à l'écoute de la nature. La parole est un passage au silence, sa possibilité est dans l'écoute. Si les hommes parlent beaucoup et s'y perdent (ils s'expriment mais n'ont rien à dire), c'est qu'il leur manque un savoir préalable au savoir parler : le savoir écouter. Mais ce n'est pas un savoir-faire social, qui se tourne démocratiquement ou avec compassion vers les autres. C'est un savoir-faire philosophique, qui se tourne vers la nature elle-même, c'est-à-dire le réel tel qu'il est, sans rien en retrancher, dans son mouvement et son devenir, dépouillé des opinions que les hommes énoncent à son sujet et qui en font une sorte de double fictif, divisé, mutilé, immobilisé. Un double où ne persisterait qu'un déchet fantasmatique, privé de ce qui dérange, une sorte de pièce à une seule face. Bien penser, c'est penser le réel comme un tout, dans l'unité des contraires. C'est penser selon la vérité, et non selon sa propre subjectivité, ses propres désirs particuliers. C'est ne pas substituer ses propres lois à la loi de la nature. Mieux : c'est penser et agir *selon* la nature :

« Bien penser, la qualité suprême ; et la sagesse : dire le vrai et agir suivant la nature, à l'écoute ». (fragment 62)

Paradoxalement, l'écoute est celle du silence, puisque la nature ne parle pas. Le discours vrai, c'est celui qui se constitue dans un rapport silencieux à soi-même, tourné non plus vers sa propre singularité, mais vers le réel tout entier tel

qu'il se manifeste et devient. Ce réel ne dit rien, il « [...] ne dit ni ne cache mais donne des signes » (39), pour lesquels il faut se mettre à l'écoute. Le réel est un simple « il y a » par lequel « tout s'écoule » (*panta rhei*), un perpétuel devenir-autre.

Une telle écoute n'est pas l'exclusive des philosophes. Certains poètes, comme certains musiciens, s'y exercent. Voyez Jaccottet : « Dès le matin, la lumière parle et je l'écoute » (1988 : 53). Il se souvient d'ailleurs de cette lettre de Hölderlin, écrite le 2 décembre 1802 à Böhlendorff avant que, comme Nietzsche, il ne sombre dans la folie : « Et la lumière philosophique qui baigne ma fenêtre fait ma joie... » La justesse et la joie poétique rejoignent en quelque sorte la vérité philosophique dans leur attention à ce qui est, tel que cela se manifeste, confirmant bien malgré lui l'amour d'Héraclite pour la réalité perceptible : « Ce dont il y a vue, ouïe, perception, c'est cela que, moi, je préfère » (74).

Le philosophe Nietzsche était également, à sa manière, poète et musicien. À l'écoute de la puissance de vie, il affectionnait également le silence. Enraciné dans la culture de la Grèce ancienne, il a proliféré par-delà son propre siècle, qu'il traitait, avec son maillet de médecin et sa santé de grand vivant, en malade. Le sous-titre du *Crépuscule des idoles* est « Comment on philosophe au marteau » (1993a). Ce marteau n'est pas, comme on le croit souvent, celui qui détruit les idoles¹⁰, mais celui qui les ausculte. C'est un marteau pour l'oreille, pour l'écoute. Dans cet ouvrage, Nietzsche considère deux traitements possibles contre les multiples idoles qui remplissent le monde (« Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde »). Le premier fait signe vers la joie :

« Conserver sa belle humeur quand on est engagé dans une affaire ténébreuse et extrêmement exigeante, ce n'est pas une mince affaire : et pourtant, quoi de plus indispensable que la belle humeur ? Rien ne réussit lorsque fait défaut l'exubérance. [...] Une tâche aussi fatale oblige sans cesse à se précipiter au soleil, à se défaire d'un sérieux devenu pesant, trop pesant » (1993a : 947).

Le second fait signe vers l'écoute (« ausculter les idoles ») :

« C'est ma manière à moi de regarder le monde d'un « mauvais œil », c'est aussi ma façon d'être une « oreille malveillante »... Lui poser, comme ça, des questions avec mon marteau et entendre éventuellement en réponse ce fameux son creux qui signale des entrailles ballonnées – quels délices pour qui possède une seconde paire d'oreilles – pour moi, vieux psychologue et attrapeur de rats, qui contraints à parler tout haut cela même qui voudrait bien rester coi... » (1993a : 948).

Armé d'une joie indéfectible dont il oppose la puissance créatrice à toutes maladies de la civilisation, il déclare la guerre aux « [...] idoles éternelles qu'on touche ici du marteau comme on le fait avec un diapason », pour proposer une « réévaluation de toutes les valeurs ». La métaphore musicale renforce encore le trait. Le marteau d'auscultation, le diapason font sonner la matière pour faire un état des lieux, diagnostiquer et établir ce que seule l'oreille peut percevoir d'enfoui et non visible. Le philosophe interroge l'opacité à l'oreille, sans le secours des yeux (la métaphore visuelle est celle du raisonnement logique, des « momies conceptuelles »), pour faire parler tout haut ce que taisent les discours :

¹⁰ Après la morale, les idoles sont celles de la religion, la vérité, la raison, la beauté, etc.

des volontés de puissance faibles, des instincts dénaturés, la vie mutilée. S'il se met à l'écoute de ce qui voudrait bien rester coi pour en dénoncer les illusions, c'est pour une autre écoute encore, créatrice celle-là, l'écoute des instincts les plus profonds et des puissances de vie enfouies. De manière intempestive, il ne fait pas appel, comme ces philosophes dégénérés depuis Socrate, à la raison, mais aux sens, aux oreilles avant tout (ce qui requiert une seconde paire d'oreilles), au nez également, l'instrument le plus délicat parmi nos organes de perception. C'est donc à la perception corporelle, sensible, superficielle, qu'il se fie plus qu'à la raison, à la manière des Grecs anciens, ces « physiciens » qui étaient superficiels par profondeur. C'est ainsi qu'inévitablement il rencontre le silence, le silence des profondeurs.

Son *Zarathoustra*, ce livre dont il a pu dire qu'il était le plus grand bien de l'humanité, n'est-il pas celui d'une vie retirée dans une caverne, dans la montagne¹¹ ? Au cours d'un entretien avec ses animaux au sujet de l'éternel retour, les laissant continuer à parler seuls, il s'enfonce soudain dans le silence, étendu, tranquille, les yeux fermés. « Il s'entretenait avec son âme. Le serpent cependant et l'aigle, lorsqu'ils le trouvèrent ainsi silencieux, respectèrent le grand silence qui l'entourait et se retirèrent avec précaution » (1993b : 459). En premier lieu, s'il peut dire « j'ai inventé le long et clair silence », c'est que la compagnie des hommes est menaçante pour la santé, la grande santé des grands vivants. Devant les hommes, mieux vaut se taire : « Ceux qui restent clairs, et braves, et transparents – sont eux que leur silence trahit le moins : ils sont si profonds que l'eau la plus claire ne révèle pas ce qu'il y a au fond » (*Ibid.* : 419). Mais s'il vaut mieux se taire, c'est que les discours ne disent rien, que les interlocuteurs n'entendent rien, que les penseurs ne comprennent rien. Nietzsche reste à cet égard très proche d'Héraclite : « Là-bas cependant – tout discours est vain ! La meilleure sagesse, c'est d'oublier et de passer : – c'est là ce que j'ai appris ! [...] Ô comme ce silence fait aspirer l'air pur à pleins poumons ! Ô comme il écoute ce silence bienheureux ! Là-bas cependant – tout parle et rien n'est entendu. [...] Chez eux tout parle, personne ne sait plus comprendre. Tout tombe à l'eau, rien ne tombe plus dans de profondes fontaines. [...] Chez eux tout parle, tout est divulgué. Et ce qui jadis était appelé mystère et secret des âmes profondes appartient aujourd'hui aux trompettes des rues et à d'autres tapageurs » (*Ibid.* : 428). Le silence est cette sorte d'ascèse par laquelle, en quittant les impostures de la morale, de la prétention à la Vérité, des arrière-mondes, on se rend capable d'accéder aux instincts créateurs, on se met à l'écoute de la puissance de vie. À la manière des ermites, dans les écrits desquels on perçoit toujours un peu l'écho du désert, le chuchotement de la solitude, dans les paroles ou même les cris desquels résonne encore une espèce inédite et dangereuse de silence (1993c : 728), le philosophe, nouvelle sorte de psychologue ou de médecin, ausculte, diagnostique les maladies de la civilisation, puis se retire en libre penseur pour vivre, rire¹² et jouir : « Combien il faut peu de choses pour suffire au bonheur ! [...] Les fous sages parlent mieux que cela. C'est ce qu'il y a de moindre, de plus silencieux, de plus léger, le bruissement d'un lézard dans l'herbe, un souffle, un *chut*, un clin d'œil – c'est la *petite* quantité qui fait la qualité du meilleur bonheur. Silence ! »

¹¹ « Ô, solitude ! Toi ma *patrie*, solitude ! [...] Trop longtemps j'ai tenu compagnie à la solitude, alors j'ai désappris le silence ! » F. Nietzsche (1993b : 427).

¹² « J'oserai même établir une hiérarchie des philosophes d'après la qualité de leur rire [...]. Tout en philosophant, rire d'une façon nouvelle et surhumaine – et aux dépens de toutes les choses sérieuses ! Les dieux sont espiègles : il semble que, même pendant les actes sacrés, ils ne puissent s'empêcher de rire » (1993c : 730).

(1993b : 502). L'entreprise du sage, consistant à dénoncer toutes les impostures, à neutraliser toutes les illusions, à liquider les arrière-mondes, à ausculter les entrailles vides et ballonnées de la culture, pour remonter dans un effort généalogique aux sources les plus puissantes de la vie, aux instincts, à une volonté profondément enfouie, pour enfin réévaluer toutes les valeurs et créer de « nouvelles tables de la loi », découvre pour finir quelque chose de très simple, de léger, infime et silencieux, les bruissements de la nature et la joie de vivre. Peut-être aurait-il fait sienne cette formule de Plutarque : « Le commencement de bien vivre, c'est de bien écouter » (1995 : 69). Il reste, à l'instar de tant d'autres créateurs, l'énigme de ce naufrage, du silence philosophique vers le mutisme démentiel. Nietzsche s'est tu, ne reconnaissant même plus les siens. Peut-être Deleuze a-t-il sur ce point raison : ce qu'il a vu était trop grand pour lui.

Simplicité. Ainsi le silence dans l'écoute conduit-il à la simplicité. Il ne fait aucun doute que la simplicité la plus exemplaire est celle de la nature : elle ne parle ni ne discourt. C'est pourquoi les poètes, les peintres, les musiciens¹³, les philosophes¹⁴ y puisent une partie de leur activité créatrice. La simplicité, le silence et la nature renvoient invariablement à une méditation de la vie, comme en témoignent ces deux extraits que je me permets de citer ici un peu longuement, ceux d'un poète et d'un philosophe. Jaccottet interrogeant l'expérience poétique, nourrissait l'espoir de répondre à une question extrêmement simple, qui ne concernait que sa propre vie, et nullement pour écrire un livre :

« Ce point de départ vraiment simple, il ne m'est pas difficile de l'indiquer en quelques mots. J'étais parvenu à ce moment de la vie où l'on prend conscience, ne serait-ce que par moments et confusément, d'un choix possible et peut-être nécessaire ; et quand je songeai à trouver un critère qui me guidât dans ce choix, tout appui extérieur me faisant défaut, je ne vis guère que mon sentiment d'avoir vécu, certains jours, mieux, c'est-à-dire plus pleinement, plus intensément, plus *réellement* que d'autres ; et je découvris [...] très simplement, que j'avais eu envie d'écrire des poèmes, somme toute, à chaque fois que j'avais vraiment, selon mon sentiment, vécu » (1988 : 14).

Bergson, définissant l'essence de la philosophie comme esprit de simplicité, accède à la vie :

« L'essence de la philosophie est l'esprit de simplicité. Que nous envisagions l'esprit philosophique en lui-même ou dans ses œuvres, que nous comparions la philosophie à la science ou une philosophie à d'autres philosophies, toujours nous trouvons que la complication est superficielle, la construction un accessoire, la synthèse une apparence : philosopher est un acte simple.

Plus nous nous pénétrons de cette vérité, plus nous inclinons à faire sortir la philosophie de l'école et à la rapprocher de la vie » (1996 : 139).

Contre Descartes, qui pense que le savoir s'élabore à partir du plus simple, pour progressivement aller vers le composé, il faut poser que l'on travaille au cœur même de la complexité, pour progressivement accéder à la simplicité. De sorte que cette dernière n'est pas un premier moment, élémentaire, mais bien plutôt une ultime conquête. Identifier le simple à l'élémentaire, c'est en rester à

¹³ Voir notamment Debussy et Ravel.

¹⁴ Depuis les premiers « physiciens » présocratiques jusqu'aux contemporains comme Marcel Conche, qui développe une philosophie de la Nature.

une logique analytique, qui ne pense que par décomposition-recomposition. Le simple, réduit à l'élémentaire, n'est que le moment logique préalable, désincarné, dévitalisé, d'une longue chaîne de raisons qui conduisent de façon linéaire à un tout, non pas du réel manifesté, mais de son *analogon* intellectuellement recomposé, reconfiguré. À la différence, l'esprit de simplicité agit toujours dans un processus de vie qu'il ne quitte jamais. Mis au silence, dans une posture d'écoute à ce qui surgit sous l'effet de son action et de sa pensée, le philosophe retranche de son travail de création tout le superflu, ces fragments et déchets conceptuels qui naissent sans cesse de son activité et meurent sous le feu de l'ascèse. Il détache et balaie les particules sans vie, candidates à une pensée épaisse, lente, trop compliquée pour accéder aux profondeurs opaques, qui requièrent la légèreté mouvante des éclaireurs et des pionniers. Pour qu'une pensée se laisse traverser par la vie, elle doit se débarrasser de ces lourds appareillages conceptuels qui la ralentissent. Le concept doit faire événement, et pour cela rester rapide, intense, simple, efficace. Il doit pouvoir briser d'un seul trait intempestif les épaisses carapaces d'une rationalité satisfaite d'elle-même. L'académisme, la scolastique, pèsent lourd sur la philosophie. Ils la lestent de conventions intellectuelles ou logiques, de rationalité exclusivement analytique, alors qu'elle veut accélérer le pas sur des lignes de fuite non linéaires, imprévisibles, inattendues, incertaines. Insaisissables dans leur mouvement, le concept et la pensée qui le crée explorent tous azimuts, n'hésitant pas à changer incessamment de direction. Méthodiquement a-méthodique, comme dit Jean-Toussaint Desanti, la philosophie chemine partout où la porte la vie, sous l'exigence de vérité. Laissant derrière elle, en autant de rognures et de résidus, tout ce qui l'embarrasse, elle accède progressivement à la plus essentielle simplicité. La pensée souffre d'une tendance naturelle à la complication, particulièrement lorsqu'elle affronte le réel tel qu'il est. Alors, reculant devant ce qu'elle se représente comme une menace (la perte du pouvoir ou du contrôle), elle choisit le subterfuge logique de la décomposition. Elle fait comme un général sur le champ de bataille, face à un ennemi trop grand en nombre, ou un monarque alarmé par la vitalité du peuple : diviser pour vaincre, diviser pour régner.

Le grand vivant ne cherche pas à dominer le monde, fût-ce par la pensée, il n'entend pas se rendre comme maître et possesseur de la nature : l'habiter en toute intelligence et en jouir lui suffit. Il se met à l'écoute et se simplifie, pour se rendre perméable à l'événement qui enseigne. Faut-il y changer quelque chose ? Il détourne le regard, et se consacre à créer. Créer ce qui, peut-être, manque au monde tel que les hommes le font pour que, si la création en vaut la peine, il devienne autrement. Il faut pour cela, comme le dit Pierre Hadot à propos de Plotin, la « simplicité du regard » (Hadot, 1997). Peut-être même, avec Jankélévitch, un certain état d'innocence : « Il arrive que celui qui cherche innocemment, et sans la moindre complaisance pour cette recherche, ait déjà trouvé : il a trouvé en se détournant du miroir où la conscience de soi lui renvoie son image... Un certain état d'innocence n'est pas moins nécessaire chez l'artiste » (1983 : 109). C'est cette innocence, cette recherche active de la simplicité qui pousse certains philosophes aux confins de la poésie, ou de la musique. Lorsque la pensée s'est tellement amenuisée qu'elle ne trouve plus rien à dire, et mesurant dès lors à quel point le réel reste entier, elle poétise ou se prend à chanter, substituant au raisonnement la résonance, participant enfin aux symphonies de la nature : « Ils ne parlent que trop, les petits dieux bavards ! Et s'ils parlent tant, c'est sans doute parce qu'ils ne savent rien... Dieu, lui, reste

silencieux : il préfère répondre par les arpèges de ses rossignols, les cris aigus de ses hirondelles et le murmure de ses feuillages prophétiques. À ceux qui auscultent le silence nocturne pour percevoir la musique inaudible des sphères, et les harmonies invisibles, et les cloches de Kitiège pneumatique, la nuit chuchote un secret » (*Ibid.* : 107). La simplicité du philosophe vivant le rapproche considérablement de celle du poète ou du musicien. Ils ont tous leurs printemps, mais ils semblent chuchoter de concert dans le silence nocturne.

La simplicité ouvre à la conscience de *l'inachèvement*. L'arrogance totalitaire de la philosophie qui prétend faire système, pour achever un programme insensé d'élucidation du monde, laisse place à l'humilité de celui qui cherche incessamment et qui témoigne. La recherche philosophique n'est ainsi pas seulement méthodiquement a-méthodique, elle est aussi définitivement inachevée, et convaincue de son incertitude native. Jankélévitch poursuit ainsi : « Et pourquoi, s'il vous plaît, une action inachevée serait-elle avortée ? [...] Il n'y a ni cure miraculeuse ni extase perpétuelle, et la vérité de minuit n'est pas plus vraie que la vérité de midi ; l'ivresse au clair de lune est donc nécessairement temporaire » (1983 : 156-157). La philosophie ne trace qu'un ensemble indéfini de parcours inachevés. Parcourant des vérités de midi ou de minuit, certains philosophes se retrouvent parfois en un point d'inachèvement, que l'on pourrait dire avec Plotin absolument simple (*Ennéades*, V, 3, 17, 15) : « La pensée discursive, si elle veut exprimer quelque chose, doit saisir une chose après une autre. C'est là précisément *le parcours*. Mais quel *parcours* peut-il y avoir dans ce qui est absolument simple ? » Une telle recherche de la simplicité dans l'incertitude et l'inachèvement confine à la sagesse. Elle guide et accompagne le passage progressif de la méditation silencieuse à la méditation silencieuse. Dès lors, comme le dieu de Jankélévitch (qui n'est autre que la nature), le philosophe à son tour « reste silencieux ».

Le *sigophile* (l'amoureux ou l'ami du silence) fait de la philosophie une tentative d'approche du silence. Il se tient au plus près de ce dont le corps est capable lorsqu'il se tait. Plutôt que de tout réduire au silence, ce qui est le propre du sage, il s'efforce de s'y tenir, ou d'obstinément y revenir pour mesurer la valeur de ce qu'il écrit, de ce qu'il fait, dit ou pense. Il sait, du reste, que le silence de toute façon s'impose. Il sait l'indifférence de la nature, qui détruit sans intention. Il sait, comme dit Deleuze, que « Dieu s'en fout ».

Mais le silence du philosophe n'est pas le néant : c'est un silence actif, créatif, qui n'est pas fait d'absence ni de vide. Il témoigne de l'acuité d'une présence, et de la totalité du réel. Il possède des propriétés différentielles, que le néant n'a pas. Ce n'est pas la même chose que le silence et le rien, que la vacuité et le vide, que dire le silence et ne rien dire. Le silence est à la fois ce qu'il n'arrive pas à dire (pas plus que le poète), et ce qui précède la tentative de le dire. Ce n'est pas le silence de celui qui s'inquiète ou s'ennuie, et que la parole repose d'un vide désespérant. Ce n'est pas non plus tout à fait le silence salutaire qui repose des bavardages incessants et accablants. C'est un silence qui s'affirme pour lui-même, celui qui précède l'acte de dire ou d'écrire. Il est le moment qui précède le geste, susceptible faire l'objet d'une contemplation. Ce moment d'inactivité, où l'on ne trace pas de ligne sur la feuille, l'instant de la conception du mot ou de la phrase, lorsque la pensée repose dans l'affect, et dont découle en grande part la qualité et la pertinence. Faire la philosophie de cet instant où la vision du peintre se fait geste, comme le suggère Merleau-Ponty, ce n'est pas

celle d'un moment donné dans le courant d'une chronologie, c'est celle d'une expérience cruciale, et qui comme telle renvoie au tout ; c'est l'expérience du silence dans le processus de création, l'expérience qui nous enseigne. Voilà pourquoi cela mérite que l'on en fasse la philosophie. C'est la philosophie même, ou plutôt, son versant opaque, son énigme, sa part de vécu toujours singulier qui ne laisse dans les discours et les raisonnements que quelques traces infimes. Des traces qui font signe et qu'il faut pister comme le chasseur aux aguets. C'est une autre manière de lire les philosophes, que de se mettre à l'écoute. C'est une idée banale que celle d'apprendre à lire « entre les lignes », ce qui requiert à la fois de la culture (ou de l'érudition) et une faculté d'interpréter. Mais c'est une idée beaucoup moins banale que celle de lire le silence : lire la page blanche qui porte les lignes et les entre-lignes, celle que contemplait le philosophe à l'œuvre, à l'instant où sa pensée (sa vision) se fit geste. Lire l'expérience d'écrire, lire le vivre du philosophe.

Atteindre ce point de silence qui fait l'œuvre en train de naître. Mais un point de silence porteur d'un autre enseignement. Un point de silence qui fait que, à ce moment-là, la philosophie n'est peut-être plus nécessaire. Elle l'a été pour y conduire. Contemplons-le pour envisager une solution hérétique : et si, au lieu de produire de la philosophie, juste à l'imminence du geste d'écrire, on s'y installait ? Et si ce moment intime, pointu, acéré, fragile, éphémère, fécond et créateur, ouvert par le désir de philosopher et d'écrire (ou d'harmoniser, de poétiser, de peindre, de sculpter), on l'abandonnait soudain au silence qui le caractérise ? Le philosophe, devenu sigophile, pourrait bien verser dans la sagesse...

On a tiré un trait trop rapide sur la possibilité de la sagesse. À la philosophie, les philosophes tiennent trop pour y renoncer. Renoncer à ce que la sagesse se réalise, c'est rendre la philosophie indispensable. Prétendre la sagesse inaccessible, c'est se dissimuler à soi-même le refus de ne plus philosopher. Ou, sans aller jusque-là, c'est répugner à se moquer de la philosophie. À la question « à quoi sert la philosophie ? », Deleuze répond : on n'imagine pas ce que serait la bêtise si la philosophie n'existait pas ! C'est aussi ce que, pour ma part, je crois. La philosophie, c'est l'antidote à la bêtise. Et quand bien même la possibilité de la sagesse serait admise, la philosophie n'en reste pas moins rigoureusement nécessaire. À condition, contre l'esprit de sérieux, de savoir s'en moquer. C'est pourquoi le silence est requis. Tel est son rapport au temps : il remet les pendules à l'heure.

Bibliographie :

- Aristote, (2008). *Métaphysique*. Paris : GF.
- Bergson, H. (1996). *La Pensée et le mouvant*. Paris : PUF.
- Deleuze, G. (2003). *Pourparlers*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Jaccottet, P. (1988). *La Promenade sous les arbres*. Paris : La Bibliothèque des Arts.
- Jamblique, (1996). *Vie de Pythagore*. Paris : Les Belles Lettres.
- Jankélévitch, V. (1983). *La Musique et l'ineffable*. Paris : Seuil.
- Hadot, P. (1997). *Plotin ou la simplicité du regard*. Paris : Gallimard.
- Héraclite, (1986). *Fragments*. Paris : PUF.

Nietzsche, F. (1993a). *Crépuscule des idoles*. Paris : Robert Laffont.
Nietzsche, F. (1993b). *Ainsi parlait Zarathoustra*. Paris : Robert Laffont.
Nietzsche, F. (1993c). *Par-delà le bien et le mal*. Paris : Robert Laffont.
Platon, (1962). *Le Banquet*. Paris : Les Belles Lettres.
Platon, (2002). *République*. Paris : Gallimard.
Plutarque, (1995). *Comment écouter*. Paris : Payot & Rivages.